

Artiste	2
D'artiste	4
Les artistes	6
Naître artiste, n'être qu'artiste	8
La perspective révolutionnaire de l'artiste	11
Silence	14
Rome	18
En Train	22
J'ai revu Patricia	27
Dictée vocale	29
Mauvais amis	31
La race amoureuse	37
Le meilleur ami de l'homme	41

Artiste

ARTISTE EN GREVE ILLIMITÉE. ARTISTE ARTISTIQUEMENT
CORRECT. ARTISTE DU DIMANCHE. ARTISTE CON MALGRE
TOUT. ARTISTE QUI RIT ET PUIS QUI PLEURE SOUVENT.
ARTISTE AFFAIRE PAR SES AFFAIRES. ARTISTE TRISTE.
ARTISTE EN PYJAMA. ARTISTE EN EVEIL PERMANENT.
ARTISTE PEDANT. ARTISTE HONNÊTE UNE FOIS DANS SA
VIE. ARTISTE VACHEMENT SYMPATHIQUE. ARTISTE HYPER
CULTIVE. ARTISTE EN NOIR. ARTISTE TRÈS AMOUREUX.
ARTISTE SUPER FATIGUE. ARTISTE EMERVEILLE. ARTISTE
COMPLEXE DE PROVINCE. ARTISTE TRÈS RICHE. ARTISTE
POILU DU TORS. ARTISTE BORGNE. ARTISTE EN COLÈRE.
ARTISTE POLITIQUE. ARTISTE EN VACANCES. ARTISTE
REDOUTABLE. ARTISTE AVEC UNE CRAVATE. ARTISTE
DEPRIME. ARTISTE GRAS. ARTISTE AVEC DES LUNETTES.
ARTISTE DÉGUISE. ARTISTE PRÉTENTIEUX. ARTISTE
SILENCIEUX. ARTISTE DE PART LE MONDE. ARTISTE SOCIAL.
ARTISTE PORTRAITISTE. ARTISTE TELLURIQUE. ARTISTE
VAGUE. ARTISTE DE LA CHROMATIQUE. ARTISTE QUI
MACHE UN MALABAR. ARTISTE TATOUE D'UN CŒUR AVEC

MAMAN. ARTISTE ENERVE PAR LE CONTEXTE SOCIO-POLITIQUE. ARTISTE QUI ATTEND. ARTISTE BIEN INTENTIONNE. ARTISTE ATTENTIF. ARTISTE MALADE. ARTISTE EN VELO. ARTISTE SUR SON PIEDESTAL. ARTISTE DE LA PASSION. ARTISTE ABSTENTIONNISTE. ARTISTE RELIGIEUX. ARTISTE QUI ECRIT ARTISTES. ARTISTE QUI COMPTE BEAUCOUP POUR LES AUTRES. ARTISTE NU QUI FAIT L'AMOUR. ARTISTE MARIE INVOLONTAIREMENT. ARTISTE PROFESSIONNEL. ARTISTE RATE. ARTISTE COUCHE SUR L'HERBE. ARTISTE REFLECHISSANT A SON PROCHAIN TABLEAU. ARTISTE SAUVAGE. ARTISTE BEAU MAIS HOMOSEXUEL. ARTISTE LIBRE MAIS PAUVRE. ARTISTE QUI A TERMINE SA PAGE.

D'artiste

TRAVAIL D'ARTISTE EN HERBE. FEMME D'ARTISTE BELLE.
GOUTER A LA BANANE ET AU CHOCOLAT D'ARTISTE.
VOITURE ROSE D'ARTISTE. REFLEXION D'ARTISTE. ATELIER
D'ARTISTE. PINCEAUX D'ARTISTE. GRAND LIT D'ARTISTE.
SOURIRE NARQUOIS D'ARTISTE. PASSION AMOUREUSE
D'ARTISTE. LIVRE UNIQUE D'ARTISTE. AMI D'AMI D'ARTISTE.
COMBAT PERDU D'AVANCE D'ARTISTE. BAISER MOUILLE
D'ARTISTE. SOCIETE ANONYME D'ARTISTE. AFFAIRES
COMMERCIALES D'ARTISTE. PANTALON TACHE D'ARTISTE.
SHAMPOING A EFFET DE VOLUME D'ARTISTE.
COMPORTEMENT BIZARE D'ARTISTE. UNIVERS SOLITAIRE
D'ARTISTE. VALISE PLEINE D'ARTISTE. SOIREE MONDAINE
D'ARTISTE. CHANSON ENGAGEE D'ARTISTE. COLLECTION
KITCH D'ARTISTE. PINARD QUI TACHE D'ARTISTE. DEPRIME
QUOTIDIENNE D'ARTISTE REGARD D'ARTISTE CHIEN
D'ARTISTE ENTERREMENT D'ARTISTE AVOCAT D'ARTISTE
CHAUSSETTES D'ARTISTE MASTURBATION D'ARTISTE.
TELEPHONE PORTABLE D'ARTISTE. FEUILLETON TELE
PREFERE D'ARTISTE. STRESS AVANT EXPOSITION D'ARTISTE.

MIETTES DE SANDWICH D'ARTISTE. BELLE CONNERIE
D'ARTISTE. RAPPORT CULTUREL D'ARTISTE. GALERIE
BRANCHEE D'ARTISTE. OUTILS DE MAQUILLAGE D'ARTISTE.
ENFERMEMENT D'ARTISTE. VOYAGE D'ARTISTE. PHOTOS
DE MARIAGE D'ARTISTE. CAFE BRULANT D'ARTISTE. VELO
REPEINT D'ARTISTE. VOISIN D'ARTISTE. OBSESSION
D'ARTISTE. LUTTE DESORGANISEE D'ARTISTE. EQUIPE
D'ARTISTE. MOI D'ARTISTE. BON FILM D'ARTISTE. VIE TROP
COURTE D'ARTISTE. ESPACE D'ARTISTE. MACINTOSH
D'ARTISTE. EVOLUTION D'ARTISTE. CARTE DE VISITE
D'ARTISTE. PAGE TOTALEMENT REMPLI D'ARTISTE.

Les artistes

Les artistes qui voyagent dans les trains achètent des goûters à la banane et au chocolat. Les artistes écrivent ce qu'ils voient. Les talents des artistes font les bonnes affaires des marchands. Les passions des artistes n'intéressent personne. Les mamans des artistes sont des femmes belles et riches. Les artistes aiment les corps sensuels. Les artistes ont beaucoup de phantasmes sexuels. Les baskets des artistes sont souvent ridicules. Les artistes portent souvent des sandales en été. Les artistes sont attirés par les formes rondes. Le drame des artistes contemporains, c'est qu'ils ne savent plus peindre de femmes nues. Les artistes se masturbent trop souvent. Le réveil des artistes est très difficile. Les enfants des artistes sont sales et mal élevés. Les artistes meurent trop vite. La souffrance des artistes sont des poèmes inutiles. Les montres des artistes sont souvent analogiques. Beaucoup d'artistes se sentent admirables. Les artistes veulent bien croire à la poésie du quotidien. Les muses des artistes portent des pantalons. Les femmes d'artistes sont jalouses du talent de leur mari. Les banquiers d'artistes ne sont pas sympathiques. Les artistes à queue de cheval sont détestables. Les expositions d'artistes sont des hymnes à l'autocongratulation. Les artistes ne sont pas contre l'informatisation de la société. Les amis des artistes sont très complaisants et n'y comprennent

rien. Certains artistes militent pour leur reconnaissance sociale. Les artistes parisiens vont à la forêt le week-end. Les conversations d'artistes ressemblent tout bêtement à celles des autres. Les artistes vivent en tribu. Les artistes n'aiment pas l'esprit sportif mais aiment bien regarder à la télévision les retransmissions de la Coupe du Monde de Football. Les artistes n'ont plus d'autres alternatives que de s'initier à l'informatique de gestion et au marketing relationnel. Les artistes peignent avec un *walkman* stéréo. L'idéal des artistes est finalement très malléable. Les artistes qui font de la politique ne fument pas de cigares cubains. Les artistes changent de caleçon tous les deux jours. Les artistes vont aussi dans les centres commerciaux. Certains artistes travaillent pour se nourrir. Les parents des artistes n'hésitent pas à sortir leur chéquier. L'industrie culturelle a besoin des artistes pour fonctionner en circuit fermé. Les publicitaires qui se prétendent des artistes sont des cons. Les artistes n'aiment les coiffeurs. Les artistes comprennent bien la nuance entre gendarme et policier municipal. Les rêves des artistes ne sont jamais publiés. Les artistes parlent aux artistes. Les clichés sur les artistes sont des bons prétextes à plaisanter. Les artistes ne savent pas bien ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Je déteste le mot artiste. Voilà ce que je voulais dire.

Naître artiste, n'être qu'artiste

Les jeunes artistes sont redoutablement ambitieux. J'ai été redoutable. Et malheureux parce que je me suis fourvoyé, victime du mythe de l'artiste génial. Tout n'était qu'ambition au détriment de la vérité inconnue, un parcours que je ne savais pas encore interminable et périlleux. Je n'ai pas montré n'importe où et comment, trop fier d'être jeune artiste. Dans mon atelier « portes ouvertes », rituel annuel parisien et obligatoire, je voyais en décalage les gens passer, mal à l'aise, leurs regards fluides et leurs pensées glissantes. Que venaient-ils chercher ici ? Une rencontre, une vérité ? Combien ont eu l'instinct de s'arrêter regarder ? Mes images leur faisaient-elles peur ? Il y avait parfois des artistes, avec leur sourire ironique et leur queue de cheval, en vaine compétition (« ça va, c'est nul » devaient-ils se rassurer). Il y avait des femmes, plus nombreuses et plus ouvertes à la rencontre. Elles croyaient volontiers à l'honnêteté de ma démarche d'artiste. Il y a eu aussi de belles anonymes, espèce de femme idéale, trop belles et inaccessibles pour ma carcasse complexée. Seules ces femmes osaient s'arrêter, osaient affronter la diatribe de mon art. Était-il un miroir où elles se voyaient vraies, où elles me voyaient nu ?

J'ai rencontré beaucoup d'artistes qui ne parlaient que d'eux. Les gens idéalisent sur les artistes, moi aussi, mais peu connaissent la réalité quotidienne des ateliers partagés : isolement, rivalité, mépris, violences verbales, au mieux démagogie. Les artistes ne rêvent plus. Ils sont devenus professionnels. Les artistes produisent une cuisine du Beau qui doit savoir se vendre, exit les débats, les expérimentations, les doutes et les errances.

J'ai essayé de dialoguer avec des artistes, mais ils ne savaient pas écouter. Moi qui n'étais pas prédestiné aux arts, moi qui me battais dans mon quotidien pour trouver des surfaces de plaisir, moi je pleure encore de rage devant cette claustration ambiante, devant cette concurrence stupide et cette obsession médiatique. Quel but doit-on donner à la création ? Peut-on encore idéaliser sur un art noble et humble, dépouillé des compromis, des subtilités formelles, des discours empathiques et de tout égocentrisme ?

J'imaginai l'artiste humble et généreux. Je n'ai rencontré que des génies autoproclamés et prétentieux. Je rêvais de la naïveté du regard véridique, de la spontanéité de l'acte premier. Je n'ai trouvé que désastres narcissiques, émotions calculées et discours recopiés.

J'ai tué volontairement le groupe d'artistes que je fréquentais. Je voyage, maintenant seul, en paix, et j'observe, dans ma névrose, l'incompréhension de mes amis. J'erre dans l'extension du domaine de ma lutte : en vain leur faire comprendre que l'art n'est qu'un acte volontaire qui vous sort du

quotidien. Ainsi, mes amis pourraient être aussi des artistes, et ce mot « Artiste » ne serait plus un symbole mais un creuset que chacun viendrait remplir à sa manière. Mais la réalité nous rappelle que l'art est une affaire avant tout de spécialistes et réservé à une élite qui a besoin de Pouvoir.

Je voudrai un art populaire, qui ne soit pas de « masse », mais je suis las de ne savoir comment le formuler et j'ai si peu d'énergie à moi seul pour entreprendre cette révolution. C'est pourtant là la seule ambition véritable de ma vie. Je vis pour ça, le populaire. Voilà ce qui me semble juste. Ce soir, j'ai abdiqué encore une fois, malgré ses pages remplis du mot « artiste », je vais rentrer et allumé la télé. Encore une soirée silencieuse. Je sens gâcher mon temps qui passe si vite. Amorphe, je vais encaisser ma solitude. Comment trouver l'énergie de ce combat illusoire. C'est la vie, la victoire, un jour, pour les vaincus du silence. Adieu.

J'ai atteint aujourd'hui un point de rupture de mon équilibre mental. Je ne supporte plus ce compromis matériel entre mon travail « créatif » qui me fait vivre et mon travail « professionnel » qui me fait manger et survivre. Je pensais qu'il fallait mieux rester ancrer à la réalité. Ce monde banal du travail m'y aidait. J'y trouvais des compensations financières. J'ai supporté trop longtemps ces souffrances quotidiennes, ces frustrations répétées, ces impatiences silencieuses jusqu'aux moments libérateurs de l'atelier. Mais il y a une façon plus directe, plus véridique, d'aimer la vie et les hommes, c'est de leur parler. Aujourd'hui, je crains ma mort spirituelle, comme si j'en venais à m'assécher. À force de toujours repousser l'échéance de parler, aujourd'hui, il est trop tard. Je n'ai qu'une vie et je ne peux plus attendre. On ne peut pas tout bien faire, on ne peut pas dire les choses qu'à moitié. La beauté de l'acte réside dans son intégralité et je ne suis pas homme de compromis. Je suis jaloux des artistes qui travaillent avec filet. Il y en a beaucoup. Toutes les biographies d'artistes célèbres sont des mauvais romans : elles ne mentionnent jamais la réalité sociale, comme si les artistes vivaient en deçà de toute contingence. Je suis tombé dans le piège d'un Van Gogh sublimé, d'un Picasso génial, tous dans leurs insouciances matérielles. Je vis avec un complexe angoissant : celui d'être pauvre.

Ma sociologie d'artiste est toute autre, et il me faut l'affirmer : je travaille pour manger et je crée pour me libérer. Ma liberté m'est nécessaire. Cette nécessité conditionne mon équilibre, qui est une dialectique entre réalité et imaginaire. Et mon imaginaire est le métalangage de ma réalité. Il me faudrait adopter une attitude « héroïque », cultiver une « névrose subversive », et choisir le recueillement mystique, que tout cela puisse me conduire, seul, vers la Liberté. Mes discours, mes actions et réflexions d'atelier tendent vers mon au-delà : celui du domaine de ma recherche. Mes

productions sont les écrits de mon antithèse, les traces de mon oubli de vivre, les pavés de mon chemin multiple. L'autre, celui qui ne compte pas pour moi, peut-il trouver une place dans ce labyrinthe ? Assurément, s'il est humain. Je parle d'un silence qui n'en est plus un.

La perspective révolutionnaire de l'artiste

« L'Art est devenu un enjeu de pouvoir, c'est-à-dire un moyen d'orientation des croyances, non plus mystiques et religieuses, mais nécessaires à la conservation d'un système de consommation capitaliste. » (Pierre Bourdieu)

L'Art peut-il encore avoir une perspective révolutionnaire, dans le sens de porteur de nouveautés, d'espace critique, de rupture et de subversion ? Ses acteurs politiques, culturels et sociaux (créateurs, critiques, institutions, marchands d'art) peuvent-ils encore remettre en cause la normalité, faire bouleverser les traditions esthétiques, et par là même la société en général ? Peut-on encore croire à la subversion par l'Art ?

L'artiste veut-il rompre son appartenance à l'élite culturelle (et sociale), et se couper d'un modèle de légitimation sociale ? Peut-il redevenir un Homme, appartenant au corps social anonyme, et non ce surhomme individualisé et isolé (« mythe de Van Gogh ») ?

Dans son honnêteté, l'artiste poursuit sa recherche de l'expression de ce qui doit être « juste ». L'industrie culturelle tend à légitimer ce point de vue personnel en une expression universelle. La diversité de ces expressions, isolées, segmentées, puis vouées au culte de l'Universalité, sont ensuite transformées en valeurs symboliques et d'usage. L'espoir démocratique de la diversité, du « on peut tout dire », est la matière première de cette alchimie capitalistique.

Existe-t-il une forme politique et sociale de contre-pouvoir face à la mise en spectacle de la culture ? Existe-t-il des critères esthétiques de sélection ? Qui doit juger de la dimension cognitive et/ou émotive de l'œuvre d'art ? En quoi serait-elle réservée à une élite sociale ? L'œuvre d'art unique peut-elle encore échapper au *marchandising*, peut-elle exister en dehors de tout système de mise en spectacle ?

L'industrie culturelle, de par sa composante rationnelle et comme système économiquement viable, doit s'alimenter d'un flux exponentiel de « nouveautés » (idées ou objets), qui seront transformées en produits de consommation culturels. La légitimation des « nouveautés » est « in », hors de tout « débat public ». Cette sélection opérée n'est pas une publication d'ordre sociale : on lance une idée sur le marché de l'art comme on lance un nouveau produit. Les techniques de promotion (*merchandising*) sont identiques. Les acteurs marchands de l'industrie culturelle s'efforcent de rendre socialement légitimes toutes les diversités d'expressions. Ce marketing exige un point de fixation du concept, permettant ainsi sa définition concrète, et donc son contexte de diffusion et de consommation. Toute idée nouvelle est déjà morte socialement quand elle est proposée par

les acteurs du système marchand. Car tout débat public sur une idée nouvelle est contre-productif pour ce système de transformation marchand. L'art Moderne, succession d'avant-gardes révolutionnaires, est l'image même de ce système figeant le concept, le définissant par ses modèles théoriques et par ses acteurs, et le transformant enfin en produit de consommation intellectuelle (les Académismes, étant devenus une forme de production mal adaptés au système de consommation de la Culture). Cette transmutation de l'idée concrétisée est servie par le contexte individualiste de notre époque. Toute individualité peut être sublimée. L'artiste est un être sublime et ses idées géniales et universelles. L'idée doit être universelle parce qu'elle doit être déclinée (en produits culturels dérivés). L'industrie culturelle considère la Culture comme une sphère rationnelle et un ensemble de schémas industriels. L'argent n'a pas de morale et il n'y a donc pas de sélection de « nouveautés ». Dans sa forme la plus libérale, l'industrie culturelle nous invite à tout aimer, à tout posséder. Mais le marché, étant donné son principe de concurrence et sa capacité limitée, nous impose une sélection de fait. Tout dépend des risques encourus par les acteurs marchands du système. On « lance une idée » sur le marché culturel comme on « lance un produit de grande consommation ». On achète une œuvre d'art comme on achète une voiture. Ce qui est vu dans la sphère publique de la culture (les consommateurs), c'est une création aboutie, c'est-à-dire concrète, fixée, segmentée, cernée, définie. Toute création doit être casée dans un emballage. Ce système de transmutation marchande n'accepte pas « l'idée en train de se faire ». Or le travail de création artistique, au même titre que le domaine scientifique, est un espace de recherches et de publications. Toute démarche artistique est un perpétuel chantier. Ce système n'obéit qu'à l'idéologie de consommation marchande. L'œuvre d'art est un produit moderne de consommation. Tant mieux pour ceux qui le comprennent ainsi.

Le marketing de la création culturelle marchande atteint son pouvoir d'aliénation maximal lorsqu'il trouve l'efficacité de sa communication. L'industrie culturelle utilise les canaux de diffusion et la spécialisation du langage pour isoler et segmenter l'idée. Les spécialistes isolent et définissent l'idée au format nécessaire des canaux. L'industrie culturelle nécessite une rationalisation pour trouver une efficacité maximale de diffusion. Il y a bien un rythme de production culturelle comme un rythme de production industriel de produits de consommation courante. La culturelle marchande, du fait de sa définition d'accumulation capitaliste, intègre le système de recyclage d'idées anciennes. Elle a devant elle un bel avenir, ce qui n'est pas le cas du système de production de matières, théoriquement limitées. À l'opposé, la sphère publique du débat permanent fonctionne en réseau (rhizomes). Ces deux sphères, tuyaux et racines, s'harmonisent-elles, ou au contraire, la première veut-elle aussi exercer sa logique monopolistique ?

Comme producteur de nouveautés, l'artiste professionnel, figure emblème de notre société spécialisée et élitiste, participe activement à l'élaboration des marchandises culturelles. La signature de l'œuvre, ou la marque déposée de l'idée, la mise en scène consentie autour de sa personnalité, participent à légitimer sa création. Le mode de fabrication industrielle de la Culture nécessite une segmentation des idées (comme tout produit). L'artiste, avec sa signature, accepte d'apposer les code-barres à sa production. De même, la mise en spectacle de son individualité ou le mythe consenti du « génie », viennent renforcer le principe de l'unicité de sa production (« Il est génial, il est ce que j'aurais voulu être, il est ce que je ne serais jamais, il est un peu de moi que je dois racheter, ... »). L'unicité d'une œuvre crée sa valeur symbolique. Le propre de tout système marchand est de la transformer en valeur d'usage. Cette production de valeur fonctionne en autarcie, légitimée hors de toute sphère publique de débats. Tous les acteurs actifs de l'industrie culturelle sont complices. L'artiste admis y participe aussi. C'est le prix à payer de l'appartenance à cette élite culturelle, à cette sphère étroite de décideurs et producteurs de pouvoir.

Silence

Le silence, c'est la mort certaine de l'artiste.

Mais après la mort, vient la résurrection.

Le silence est nécessaire, car après surgit le geste, l'acte et la parole nouvelle.

L'acte de renaître permet la création (récréation). Le silence est un passage forcé l'espace-temps du vide, qui produit le cri d'un instant de lumière. Le cri primaire, au-delà de toute culture. La création, c'est un acte politique de transformation du quotidien. Entendu comme cela, cet acte n'est pas exemplaire, et ne nécessite pas de diffusion ou publication. Ce libérateur n'est pas exemplaire, un modèle à suivre. Chaque homme doit rechercher son propre modèle de rébellion. Le cri libérateur n'a pas de vocation à devenir universel. La liberté est un concept universel qui ne fait plus sens commun. Chaque Homme doit prétendre à la création de sa propre liberté, une *real politique* créative. Je crée pour être moi, libre. L'universalité de la liberté n'est qu'un prétexte au marketing artistique. L'art officiel a récupéré ce concept pour l'accorder à sa logique de commercialisation. Le silence, comme acte conscient, peut-être politique. Le silence doit être une forme de résistance et de contre-pouvoir à la marchandise. Le silence ne peut pas créer de valeur corrompue. Pourrait-il créer une valeur symbolique non négociable ni transformable ?

Car l'absence de signal perturbe les canaux de la communication marchande. Le système capitaliste se nourrit d'un flux continu, voire exponentiel de communications, transformées en marchandises. Sa logique capitaliste de survie lui impose une croissance perpétuelle. Il doit ainsi s'alimenter, toujours et toujours plus. Ses vecteurs de diffusion, par leur taille et leur ramification sont voués aussi à se développer. Les idées, paroles et images sont des marchandises emballées dans un concept de liberté universelle. Elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, elles se consomment et puis s'oublient. Cette logique a un besoin constant et inflationniste d'idées nouvelles. Ce système puise aussi sa nourriture sur le terrain de la rébellion. Certaines d'entre elles seront être optimisées, au maximum d'une rentabilité économique, suivant des critères identiques à un organisation productiviste. L'artiste sera lui-même vendu avec sa production. Tout est calibré et déterminé. En ce sens, il n'y a plus de création véritablement libre. Les idées, hors normes capitalistes, sont écartées par des responsables impossibles à identifier. Ces canaux de communication contiennent évidemment des filtres. Qui sont ces censeurs ? Les institutions culturelles, privées ou étatiques ?

La consécration médiatique n'est pas une récompense sociale, sans doute enviée puisque largement rémunérée, mais un nouvel esclavage. La création ne nécessite pas de reconnaissance sociale dans le sens où l'entend le Capitalisme. L'artiste ne crée pas pour les autres.

Le silence, comme résistance, doit être un acte communautaire. Cet acte collectif peut être la somme d'actions personnelles. Son efficacité dépendra de sa concordance historique. Aux responsables anonymes de la censure, s'opposera le contre-pouvoir de la rébellion silencieuse et interpersonnelle. S'engage maintenant le combat des anonymes. Voici venir la révolution silencieuse.

Pourrait-on imaginer un jour LA MINUTE DE SILENCE UNIVERSELLE. Le Monde, notre Terre, se tairait pendant soixante secondes. Quel silence magnifique ! Au même instant, tout s'arrêterait. Les machines, les automobiles, les hommes de s'immobiliser, les enfants de jouer, les oiseaux de chanter, les plaintes de se taire. Un silence absolu ! Dans ce siècle de modernité et d'organisation planétaire, nous sommes ici devenus les ouvriers de la pensée spécialisée, les nouveaux prolétaires de la surconsommation intellectuelle. Voici venir l'esclavage dans la production forcée de nouvelles idées. Je pense, donc je deviens un aliment comestible de la bouillie informationnelle. Il n'y a plus de pensée unique, seulement des supermarchés monopolistiques. Parler est aujourd'hui un devoir civique et une nécessité économique. Nous ne pouvons plus nous taire pour la survie de notre humanité.

Le silence, est-ce bien la mort ? Je ne crains pas mon silence, et tant mieux s'il en tue certains. Je rentre en résistance comme ces vieux monastiques. Je fais vœux de silence. La diffusion généralisée conduit à la contamination du sens. Il n'y a pas de nécessité ontologique de montrer. Je revendique un espace de liberté non universel. Ce qui peut devenir universel, c'est la concordance de nos actions subjectives et isolées. Je ne suis pas exemplaire. Je suis, comme tous ceux qui veulent recréer cet espace de liberté. Je reste convaincu que la création implique un acte politique, la croyance à un idéal. Mon idéal, c'est de croire en la beauté des gens.

Et aussi, en particulier, en l'amour d'une femme. Je me détruis pour mieux exister à ses yeux. Je n'existe qu'à travers l'amour que je lui donne. Elle m'admire. Elle se parle à travers moi. Je n'ai pas besoin de parler. Mais je ne serai pas votre modèle. Il m'importe de redonner un sens commun à votre vie. Trouvez-le-vous même. Ni Dieu, ni Maître. Dieu, lui-même, est devenu marchandise. Rien ne fait sens hors du culte de l'objet, de la possession inculte.

Ainsi, vous ne me posséderez pas, puisque je n'ai rien à vous dire, rien à vous vendre. Mon silence est une blessure, mais je suis le plus aimé des hommes.

Mon silence vous est destiné. Il est codé et vous ne possédez pas le bon décodeur. Vous me regardez sur l'écran de votre téléviseur muet. Je suis un clown sans voix et vous ne me comprenez pas. Il vous faudrait me rejoindre en traversant l'écran.

Zappe, zapping avec votre télécommande inutile.
Certaines nuits, j'auto-éjacule. La puissance de mes rêves me fait bander et parfois jusqu'à l'éjaculation. Je jouis dans le silence de mes nuits, même si mes rêves sont puissants.

Zappe, zapping, la frénésie de la touche AVANT.
Une maison paisible, brute de pays, isolée au sommet d'une colline boisée. Ça existe. J'ai aménagé une clairière sans oiseaux où l'on peut écouter sa musique préférée, couché en mâchonnant une brindille. L'installation consiste à dissimuler une sonorisation dans les détails de la clairière. Le cerveau musical est placé dans la maison même. Ils arrivèrent par le chemin abrupt qui gravissait la colline, leur voiture chargée ne leur permettait d'aller très vite. Le jeune couple s'était perdu, comme il arrive parfois aux meilleurs touristes allemands. Ils cherchaient un endroit isolé pour passer la nuit. Le chemin s'arrêtait à la clairière. Ils descendirent de leur voiture. Il émanait, on ne sait où, une musique légère, un peu comme une brise, un saxophone lointain. La musique les figea là, au milieu d'eux-mêmes. Ils eurent un profond moment d'émotion, accentué par l'effet de surprise. Pourquoi cette musique au milieu de nulle part ? J'arrivais alors, habillé de blanc, portant un plateau avec des rafraîchissements. Je leur offris mon meilleur sourire, les invitant à goûter une nouvelle amitié.

Zappe, zapping, canal 93.
Il admire les femmes. Il recherche dans chacune d'elle, le détail qui fait leur charme. Une robe subtilement tenue par deux fines bretelles dévoilant des épaules blanches, un croisement de jambes permettant la libération de la sandale et mettant en évidence un joli pied. C'est un homme hypersensible, il détecte les regards et ce qu'ils veulent signifier, agacement, curiosité, désir, incompréhension. Il voudrait, non pas être un amant (il n'a aucune prétention sexuelle), plutôt un confident. Il ne voudrait pas absolument leur faire l'amour. Il voudrait rester couché près d'elles, les emplir de caresses et de baisers jusqu'au bout de la nuit, sans jamais les pénétrer. Il déteste le culte de la performance. Il a beaucoup trop d'admiration pour chacune d'elles. Il ferait ce qu'elles voudraient de lui. Il

est d'une extrême douceur dans sa voix et gestes. Quand il leur parle, quand il passe les doigts au contact de leur peau. Il voudrait caresser sans toucher, juste effleurer. Faire sentir la caresse sans le toucher, se faire aimer sans sa présence, se faire désirer par l'absence. Il voudrait planer juste au-dessus de leur corps nu, leur faire connaître la pénétration divine. Zappe, zappez, et oubliez-moi.

Rome

Tout a recommencé à Rome. Tout à recommencer.

Rome, pour les riches et les fidèles, Rome pour les pauvres infidèles.

Il y avait du soleil, beaucoup trop de soleil. Une chaleur inquiétante, pour touristes perdus à trois heures de l'après-midi, errants au milieu des ruines sans ombre, des pierres dépassées, d'une époque qui n'appartenait plus aux Romains 2.0. Rome, cette accumulation grotesque de vieux cailloux, balisée de parcours touristiquement romains ou papaux, où mon imaginaire essayait en vain de se projeter dans un séjour collégien. Des tracés superposés, cristallisés, stratifications de pieds romains, de coups barbares envahisseurs, de Saints sacrifiés, de papes et curés enfin. J'ai cherché Jules en vain. « Jules, avez-vous Jules, Jules le César, avec la tête du vaincu Vercingétorix sous sa toge ? »

Rome, cette vitrine poussiéreuse, cachant ses nouveaux migrants, cachant sa misère derrière ses colonnes néoclassiques. Rome, la ville éternelle, pas pour tout le monde.

Rome, une ville figée, agonisante sous les pierres de son passé. Parfois dans cette errance touristique, il y avait un flash-back, un puit temporel où j'entrevois les fastes, les intrigues, les cadavres d'une Rome au sommet de son pouvoir.

Ce qui a recommencé à Rome, c'est l'Amour des gens, des pauvres, de la VIE. Il fallait un décalage pour que ça se décide. Et peut-être Rome dévoilait-elle le mieux cette temporalité ? L'envie avait germé depuis bien longtemps, depuis mes premiers souvenirs où l'injustice me faisait pleurer et lorsque je défendais toujours les perdants. Une grosse envie de dire MERDE. STOP. Le temps s'arrête et l'on prend conscience de se regarder devant un miroir : alors on voit ses yeux cernés par une fatigue routinière, avachissant et bedonnant. On se voit ruminer. Lobotomisé par un quotidien vidé de toute signification existentielle, philosophique, immatérielle. Je me suis alors rêvé devant ce miroir l'homme antimatière, un homme fait d'idéal. Que lèguerons nous à nos enfants ? Des tas de pierres ? Ne faudrait-il qu'ils conservent de nous nos plus belles pensées et actions ? Je voudrais avoir un grand-père révolutionnaire et un oncle libertaire.

Ce passé romain obstinément présent m'a rejeté à la gueule mes idéaux libertaires. Je me regonflais ainsi de vaines espérances. Même si je savais qu'il y aurait, encore et toujours, des désillusions, où certains jours l'envie de tout crier m'envahirait. Il y aurait de sales journées, grises et glissantes, les yeux embués de rage et le dos courbé. La révélation, c'était la prise de

conscience de sa réelle destinée. Comment dire ? L'important, c'est la maîtrise de son temps. Il faut gagner du temps et pas de l'argent.

Je veux gagner du temps, le temps d'une recherche sereine. Loin des villes inutilement bruyantes, dans un silence vertical où les images de ma création me dicteraient une conduite originelle.

Arrêter le travail, toutes ces aventures futiles pour ne se consacrer qu'à son Aventure, une histoire pleinement vécue, sinon sentie. Vaincre l'aliénation du quotidien, le sublimer pour trouver la poésie du quotidien : le bonjour chaleureux, la poignée de main amicale, le regard porté vers l'autre, l'écoute attentive, la réponse juste et profonde. Ma poésie est une raison d'être. Il faut se surpasser, exceller dans la générosité, athlète du quotidien pour devenir sur- homme. Oui, oui, osons écrire que l'espoir existe et que nous le désirons. Je veux toucher du doigt, l'autre doigt, être en extase devant Ma création, pas celle de mon égocentrisme, celle qui est pour l'Autre. Que chacun connaisse cet instant magique où il est relié à la verticale à son royaume divin. Ainsi, mes muscles se raffermiront, mes yeux capteront la lumière du monde, mon sexe se durcira, mes mains se refermeront sur les fruits de mes désirs. Ainsi naît la sève du désir. De l'espoir de vaincre sa propre servitude.

Rome est un musée où le présent n'a pas sa place. Rome est une église où les curés dictent une loi éternelle. Mais leur éternité se craquelle, s'altère comme toutes ces pierres et ces peintures. Où tout est éphémère, même nos traces sont passagères. Rome est belle, mais les Romaines bien plus jolies. Que reste-t-il de ces déesses, nymphes et autres extra-charnelles ? Je revis l'ivresse visuelle de ces corps sués, ces poitrines admirablement pulpeuses, ces jambes délicates cherchant l'ombre des ruelles. Mon Dieu que j'aime les femmes et combien je suis timide !

Il y a un contraste touristique intéressant entre ces bras et ces jambes sensuellement dorés de fermes et ces rues où la pierre respire la pollution, où stagne la crasse d'un été qui perdure. Je n'aime pas la cosmétique des cailloux ! Je n'ai jamais léché de galet et déteste la fraîcheur du marbre. Seule la pluie purificatrice pourrait laver tous ces péchés qui déambulent. Il manque à Rome un jour d'orage où l'on verrait réapparaître tous ses fantômes de l'éternité.

Rome l'Éternelle, Rome la Misère. Partout, les mêmes banlieues de brique rouge, les mêmes pauvres standardisés, englués dans leur crasse quotidienne. On remarque cette pauvreté par ces corps de femmes plus rondes, voire grasses, leur peau bronzée qui n'est jamais dorée. Manger équilibré, nous répètent-ils ces diététiciens au pouvoir. Et ces corps nourris de pâtes midi et soir ? Régime de pauvres. Malgré cela, elles essayent de

rester belles, elles s'efforcent en vain de ressembler à ces putains affichées qu'elles ne seront jamais. Elles deviendraient belles si elles ressemblaient à elles-mêmes.

Rome Banlieue. Pour voir Rome, il faut prendre les trains des banlieues.

Tags sur les murs :

CHIRAC : GIU LE MANI DAL MONDO ! TAHITI INSORGE !

ANTIMPERIALISMO RIVOLUZIONE !

*CHIRAC : PAS TOUCHE AU MONDE ! TAHITI SE RÉVOLTE !
RÉVOLUTION ANTI-IMPÉRIALISME !*

Roma per il 2000 : Piu archeologia, Piu musei,

La cultura é une grande industria

Rome en l'an 2000 : plus d'archéologie, plus de musées

La culture est la grande industrie

Dans ces trains, on revoit du Fellini. C'est un Fellini bien vivant, avec des acteurs bien réels de banlieue. Derrière ces masques du grotesque, il y a des yeux qui aiment. La vie serait comme une comédie, où il faudrait tomber les masques. Dans ces trains remplis de misère qui se traînent jusqu'à la mer. Les pauvres rêvent et espèrent, d'un autre corps, d'un autre moi, celui que l'on n'a pas pu être un jour. Ces jambes rondes, ces fesses lourdes, ces seins grossis par les caresses des hommes, ces corps pétris d'amour, de coups aussi, ces corps qui se déforment, ces corps de romaines allongés sur le sable de la mer de Rome et qui regardent les hommes. Mais ces corps gras se dilatent seuls au soleil, sans laisser aucune trace sur le sable : des poupées gonflées et passagères.

Il y a les pauvres et les belles. Les pauvres qui essayent de ressembler aux belles, et les belles qui détestent les pauvres. Mais toutes s'essayent au culte du corps. Une belle sera fraîche, une pauvre moite. L'une chie dur, l'autre beaucoup. La riche porte toujours des fringues impeccables repassées par la pauvre.

Rome Amour. Les femmes m'ont obstinément regardé, m'ont évalué par un regard expert. J'n'ai pas fait le poids, petit timide avec des grandes oreilles ! J'ai encore le souvenir de cette superbe femme qui me servait un café, aux lèvres pulpeuses et colorées. Pourquoi m'a-t-elle autant regardé ? Était-ce un simple jeu de séduction ou un réel désir de rencontre charnelle ? À Rome, il faudra y retourner un jour, seul, juste pour baiser (et oublier le Pape).

À Rome, sait-on aimer ? Pour de vrai ? La séduction, c'est une affaire de performance. C'est trouver la stimulation qui sera traduite en attitude poétique. C'est se dépasser et se croire hors contrôle. Il faut vouloir pour prendre plaisir de cette exaltation. Mais ce dépassement doit-il convaincre l'autre ou réellement vous dévoiler ? Vous devenez une ombre démiurge, inspirée, une ombre dédoublée de vous-même, méconnaissable et surprenante, une ombre qui se colle au corps de l'autre. Mais dès cette fusion opérée, l'alchimie de l'Amour dissipe nos ombres et nous nous retrouvons face à nous-même et face à l'autre, dénudés et vaincus par nos peurs réciproques.

J'aurais voulu toucher une Romaine pour revoir encore une fois mon ombre.

En Train

Un serpent de rivière,
 À la tombée du jour, les vaches s'embrassent
 Et s'angoissent de la vitesse des trains.
 Les panneaux, illisibles,
 Des taches blanches dans les prés bouton d'or,
 Nous n'existons pas dans ce trajet
 Où seules comptent les extrémités du voyage.
 Contemplation dérisoire et solitaire par le carré de la fenêtre blindée,
 La vitesse contemporaine efface les dernières traces de beauté.
 Je me déplace sans sensation, j'étais là, je suis déjà ici, et puis là,
 J'ai déjà oublié mon départ, ma trace s'efface.
 Le beau se dilue, le temps parcouru le remplace.
 Je suis encore là, et puis là encore, je regarde sans pensée.
 Ce rythme amnésique, ces arbres rectilignes,
 C'est une géométrie de l'abstrait, l'espace-temps est un point, ligne ou carré.
 L'espace formel du temps oublié, jamais je n'aurai vécu pendant.
 Mes écrits s'étirent avant, après, la vitesse allonge mes mots devenus soudain élastiques,
 Que reste-t-il de vrai dans ce trajet encapsulé ?

VUE DE MA FENÊTRE

Usine des frites surgelées MAC CAIN (Tiens, c'est là !) / MORETI
 CASE : tractopelle/ Arbres découpés et troncs alignés/ Ruches 1, 2, 3/
 Une voiture en sens inverse/ Maison jaune ; plusieurs maisons ; clocher ;
 village/ Grange en sortie de village au bord d'une route ; voiture en sens
 inverse devant la grange et sur la route/ CHERVILEE (barrée)/ Pots de
 géranium roses à côté du panneau ; route à la perpendiculaire en impasse/
 Déchets ménagers ; clocher (bis)/

Boîte d'allumettes bleue avec flèche blanche conceptuelle, posée sur la
 tablette rabattable et rabattue/ Montre (je ne vois pas les aiguilles) /Signal
 rouge d'occupation des toilettes/ Sommet de crâne féminin qui se tourne
 vers sommet de crâne masculin ; conversation inaudible/

... / .../ .../ ...

Point de départ : la grande ville ensoleillée, miroir de vie ankylosée.
 Point d'arrivée : une mère attendrie, seule dans l'oubli, qui m'attend.

Quelle destinée de mourir inconnue ! Ce que ses yeux ont pu souffrir, combien de larmes de joie, de sentiments uniques, de sensations jamais inexprimables, dans un silence imposé.

Ma mère est plus heureuse que toutes vos littératures, ma mère est plus savante que tous vos polytechniciens, pare que ses secrets sont plus immenses que vous tous à la fois, vous pour qui vos petits discours ne sont qu'arrogances intellectualistes, attitudes qui n'en finissent pas de combler le vide de votre existence. Vous vivez dans l'angoisse.

Elle, c'est un personnage du silence : plus elle se tait, plus son existence s'enrichit. Vos discours creux ne sont que combustibles qui vous vident de votre substance.

Quelle poésie alors pour la mère miséricorde ?

Train de marchandise à l'arrêt qui attend notre passage/ Jardins ouvriers :
petits légumes assurés/ Ruisseau qui serpente dans ses déchets /
Arithmétique de paysage dévoilée par une perspective de collines au loin ;
rythmique renforcée par un alignement diagonal de platanes signalant une
route découpant par son milieu opposé le paysage/ AUTOSUR ; LE
DOMAINE DES CRUS en lettres manuscrites ; clocher encore de village/

Homme avec une casquette au bord bleu ciel qui passe en s'éloignant/
Deuxième classe ; non-fumeur ; toilettes tout droit/ - « Bonsoir.... ; - c'est
fait » (c'est l'homme à la casquette au bord bleu qui parle)/ homme +
homme aux casquettes au bord bleu qui passent en s'éloignant; portes
automatiques; les deux hommes disparaissent dans un bruit d'air
comprimé/ Petit garçon qui s'amuse dans le couloir et crie derrière moi ; il
annonce ; sa maman le gronde parce qu'il tape trop fort sur quelque chose
qui fait du bruit électronique ; n téléphone qui couine... « Allo »/

... / .../ ...

Vos dossiers incomplets, vos papiers administratifs, vos soirées devant la
télé ?

Vos paroles convaincantes, peut-être ? Vos rires forcés, aussi ?

Et vos décorations subtiles, vos aptitudes à parler de l'art au moment du
dessert, votre écoute dissimulant votre ennui, vos semblants approuvateurs,
vos hypocrisies égoïstes, votre ego détestable ou l'envie de vos égaux ?

Votre sérieux médical, vos danses inhibitoires, vos minutages de la vie,
votre décompte de la mort ? Vos calculs et opérations, vos ambitions et
stratagèmes, vos stratégies avortées, vos opérations financières, vos
épargnes, vos richesses, vos comptes en banque et livrets, vos actions, vos
maisons secondaires et vos troisièmes voitures ? Votre appareil inutile,
ridicule, votre apparence récurée, vos évaluations scientifiques et prouvées

par les statistiques, votre survie inavouée, vos temps inutilement partagés, vos lignes de partage, vos prisons et cloisons, votre peur de l'autre, votre dichotomie simpliste, votre vocabulaire recherché, et puis tous vos bons mots qui épatent, votre intelligence dégoûtante de gentil nantis installé ? Qui croyez-vous impressionner avec votre chirurgie esthétique ? Vous roulez à vide sur ce trajet à très grande vitesse où les points de départ et d'arrivée sont malheureusement inévitables : vous naissez et puis mourez.

Ma mère en sait bien plus, mais elle ne sait pas l'exprimer avec vos mots savants de chien de cirque qu'elle n'a jamais compris. Quelques marques au plus de souffrance et de joie, dans les rides autour de ses yeux, mais oseriez-vous lui soutenir son regard ?

Ma maman est une étoile en diamant, sans miroir ni écran. Elle éclaire sans lumière, c'est un amour de la vie sans parole ni musique, une nostalgie du muet, une femme simplement remplie par le désir de la vie, généreuse à souhait, qui brode dans sa cuisine des napperons que vous n'achèterez jamais. Elle accepte sa défaite et sa mort prochaine.

Elle ne vous dira plus rien, d'ailleurs elle ne vous a jamais rien dit, et vous n'avez pas pris le temps de la regarder. Elle me serrera la main dans son dernier soupir, pour me dire encore une fois que la beauté est dans l'autre. Je conserverai jusqu'à ma mort la valeur de ce geste ultime et généreux, l'importance de ce fluide humaniste.

Ma mère, c'est l'amour que je vous donne dans cet espace-temps déjà consommé.

Tunnel ; noir qui dure 1...2 ...3 ...4 ...5 secondes et quelques/ Herbes floues sur paysage au loin éclairé par le soleil de 19 heures mais qui est de 17 heures en vérité/ Arrivée prévue à Paris à 20H24, c'est écrit sur le billet ; juste avant le match de foot des français qui joue contre les Autres et qui doivent absolument gagner pour justifier leur salaire scandaleux, mais c'est très difficile contre les Autres qui sont bons aussi/ Le soleil de 19H 02 m'aveugle ; il m'éclaire continuellement depuis 21 minutes, pourtant j'ai choisi le côté gauche des sièges parce que nous nous dirigeons vers l'ouest, donc il serait plutôt à ma droite, hors ma logique s'avère fausse, parce qu'il est toujours sur moi/ Double regard sur les voies parallèles ; focale courte : je règle ma mise au point sur les deux voies parallèles, traverses floues ; focale longue : je vois maintenant le ballast et les traverses nets, les voies deviennent floues/ Encore le soleil ; je ne vois plus rien/ ...

Homme qui se lève et regarde son téléphone portable comme s'il avait sonné et que c'était important ; mais le téléphone n'a pas sonné, il revient ; nos regards se croisent/ Soleil sur mon côté droit ; ombres intéressantes projetées sur ce même papier ; j'avais bien raison, l'ouest est à droite/

MEZY, c'est écrit sur la petite gare qui défile à toute allure ; j'allais être vulgaire : « mets-y le doigt , mets-y tout ce que tu peux »/ « Tu joues plus, tu vas pas jouer. Maman revient », mais le gosse ne veut pas et l'accompagne aux toilettes avec elle ; la lumière rouge des toilettes ne s'allume pas ; maman ne peut pas pisser ; alors maman revient avec le gosse qui se remet à jouer ; soudain le gosse s'écrit : « elle est où maman ? » ; la lumière rouge est déjà allumée ; maman pisse enfin ; c'est érotique de l'imaginer pisser ; le froc baissé dévoilant ses petites fesses blanches. A-t-elle posé ses fesses sur la cuvette ? S'est-elle essuyée délicatement ? Ou l'a-t-elle fait contrainte et forcée, en alerte, les fesses en l'air s'appuyant sur le rebord de la fenêtre, sans regarder ? Moi, par principe je ne pose jamais les fesses sur la cuvette des toilettes d'un espace public ; ma mère me l'a toujours interdit/ Quand maman est revenue, j'ai attendu un peu avant d'aller aux toilettes. Avait-elle laissé une trace de son passage anonyme ? Il y avait un distributeur de papier cuvette, un papier léger et doux comme de la soie ; alors j'en ai pris un, c'était un papier rectangulaire avec un trou au milieu, prolongé d'une fente afin de pouvoir s'adapter à la forme de la cuvette ; j'avais envie de le passer par la tête pour en faire une collerette, mais j'ai suivi les consignes et j'ai posé mes fesses même que j'avais pas envie et c'était très bien ; le contact avec le papier était doux et le froissement agréable et cela a déclenché une réaction érogène et j'ai senti mon sexe se durcir ; alors j'ai vu que le lavabo devait être à la bonne hauteur pour poser mes testicules sur le rebord avec le papier de soie et j'aurai pu ainsi me masturber à loisir au rythme des tchou-tchou, devant le grand miroir des chiottes SNCF/ ...

Me voici arrivé, fin du trajet, point d'arrivée, dans cette ville que je hais.
Point de départ, jour d'arrêt.

Je suis écœuré par leur regard fuyant, tous ces yeux qui me refusent. L'absence de tout contact me provoque des crises paranoïaques : je m'imagine sur un piédestal, posant ma beauté de mon regard redoutable. Je me sens extraordinairement en décalage, dans un *come-back* du héros oublié. Je contemple leur désastreuse solitude, et vérifie à nouveau les certitudes qui m'exilèrent de cette peuplade au pas de course. Rien n'a changé, leur contact minimaliste, leur regard fonctionnel, rien qui ne pousse à la rencontre, à la complicité anonyme. Je suis un errant dans cette ville où il n'y a rien à partager, ni de solidarité urbaine, ni de connivence citoyenne. Seuls, ces regards qui se ferment et m'enferment dans une nausée méprisable. Cette foule qui glisse hors de ma portée, de toute beauté, où tout est calculé, rien ne peut s'arrêter, que restera-t-il à aimer ? Ils sont détestables parce qu'ils se cachent. N'ont-ils jamais parlé à un étranger désespérément seul ? Ont-ils au moins une fois provoqué le contact ? Ont-ils eu des trajets aléatoires ? Ont-ils déjà aimé ce qu'ils

croyaient pour toujours détester ? Pourront-ils encore sourire d'un instant non programmé ? Ils sont sportifs et calculent toujours leur trajet. Ils sont ridicules dans leur costume préparé. Ils portent toujours des costumes : tenue de sport, basket obligés, tenue de samedi, aux bars à draguer, tenue de baise, de leur corps épilé. Parce qu'ils sont sportifs, ils ont forcément un maillot de la même couleur et il y a forcément un territoire adverse. Ils circulent de territoire en territoire. Ils sont à l'aise dans leur tribu. Ils ne jouent pas sur le même terrain que moi. Ont-ils une fois compris le regard égaré des anonymes, des empathiques, des exilés ? J'ai mal lorsque je croise ces vieux immigrés qui n'ont jamais eu l'honneur de partager leur amitié franco-française intégrée. L'amitié nationale se mérite, monsieur l'africain. Il n'y a pas de sympathie possible pour ces hommes des montagnes, dans cette grande compétition.

Je contemplais ces deux hommes au bar, et dans une crise de solitude, je me les imaginais sans pantalon, d'ailleurs tout le monde était sans pantalon dans ce bar et cela me faisait sourire. Le premier au comptoir, en train de se saouler entre deux femmes et qui bandait, sa verge dépassait de sa chemise ; c'était ridicule de voir ainsi ce blondinet aux fesses bien dures et testicules bien lisses ; l'autre homme qui les regardait, avait son cul poilu bien calé sur les barreaux du tabouret. Cela composait, dans une vision resserrée, un tableau aux matériaux étranges : chair molle, poils bruns et métal argenté. Tout est prétexte à délirer, tout m'incite à croire que je m'enfonce dans une solitude sans retour, une solitude parmi ces solitudes de gens sains et bronzés. Où chercher une poésie parmi ces cadavres aux yeux de terre, parmi ces statues frigides et déguisées, apeurées ? Me suis-je pétrifié moi-même en me regardant un jour dans mon miroir d'artiste ? Y'a-t-il, s'il vous plaît, encore une place dans vos transports, sans ticket ? J'arrivais de retour dans la Grande Ville. Je rallumais mon portable et restais discret.

Les arbres déformés par la vitesse forment une masse sombre qui permet de voir le paysage qui est de l'autre côté ; je vois aussi ma main qui écrit et, sur les poils de mon avant-bras la lumière orange du coucher de soleil provoque un effet optique de type réfractaire/ Tunnel, mais je n'ai pas compté ; mes oreilles se bouchent, je bouge latéralement les mandibules pour expulser l'air de mes tympans/ Je vois maintenant le paysage dans le paysage, paysage d'une fenêtre reflété sur ma propre fenêtre ; c'est très beau/ Je n'ai pas encore vu de vaches me regardant passer/ Avec les trains à grande vitesse, cela devient un mythe/ Écrire m'occupe et c'est bien/ J'ai l'exigence de la poésie quotidienne/ J'aime bien écrire dans les trains, surtout les trains à petite vitesse. Tant pis si je n'arrive pas pour le début du match de foot. Vous savez, la France contre les Autres...

J'ai revu Patricia

Une passion échue.

Hier soir, elle me regardait de ses grands yeux bleus, surprise de me voir triste.

Patricia a été une passion purement platonique. J'ai rêvé beaucoup d'elle. Elle m'a bien fait délirer. C'est pour ça que j'ai eu très mal. Les hommes souffrent aussi ou alors je suis une femme dans un corps poilu ?

J'étais plus jeune, immature et mystérieux, c'est peut-être ça. Elle croyait à autre chose, à l'amitié ou alors voulait-elle m'éduquer, le côté maternel de la chose relationnelle. J'ai tout de suite songé à l'amour, elle n'a pas voulu, elle m'a fait très mal, j'ai pleuré. Je l'aimais elle aussi, différemment des autres, bien plus intimidé, mais avec la même intensité. J'ai voulu vite oublier, je l'ai vite oublié, alors quand elle me regarde maintenant, mes souvenirs m'assaillent, je repense à ces soirées sans amour, à lui dessiner, lui parler, j'ai dormi à ses côtés sans pouvoir la toucher, mon esprit était sur elle, à la caresser, à l'embrasser, à lui faire l'amour, mon corps allongé à ses côtés sans bouger.

Je rêvais d'elle des matins blancs de brume, à regarder la pluie tombée, il faisait chaud chez elle, chaleur humaine, son sourire, elle est belle, j'aime la féminité.

Mon plan a échoué. Mais quel plan, je n'avais pas de plan, rien qu'une passion soudaine, un espoir mondain, un amour bourgeois et hypocrite. Une aspirante et un pauvre diable ! Nous marchions sans nous tenir par la main, et je n'avais qu'une envie de l'embrasser, des coups d'œil furtifs, des questions idiotes, elle me disait qu'elle aimait Paris à travers ses amours, et qu'elle connaissait tout Paris ! Alors à côté d'elle, j'étais un enfant qui veut tout découvrir, je voulais qu'elle me montre, mais elle ne m'a rien montré, ni Paris ni son cul !

La poisse, encore un échec sentimental, le poids de la solitude à vous déblatérer mes conneries. J'aurai bien voulu lui faire l'amour, bien savoir l'aimer. Je l'ai beaucoup aimé, véritablement, sincèrement et naïvement, amour sans contact physique, c'était beau, amour éphémère.

C'était la plus belle, la plus belle pour sa bonté, pour sa justesse, pour sa noblesse, sa grandeur, la plus belle pour sa clarté d'esprit, la plus belle pour son regard.

Mon zizi me chatouille quand je repense à elle. Cette histoire, cet échec, me donne envie de me masturber. Je tâte, c'est mou et chaud, puis ça gonfle, puis ça reste chaud, puis ça s'étire, prend de la force, de la vigueur, dur, dur ! Puis voilà, je le regarde et le remets dans mon slip et referme ma braguette. Non pas devant vous, je ne le ferais pas. Et puis elle me fait plus bander, c'est fini, elle ne m'a jamais excité, elle est belle c'est tout,

intouchable, parfaite, j'ai encore beaucoup de chose à apprendre, beaucoup à espérer, beaucoup à décevoir des femmes comme elle.

Je vis, sans doute, dans mes paradoxes, entre extase totale et amertume, entre passion furieuse et grisaille merdique, la tête dans les nuages et les pieds dans la boue.

Je troque AUJOURD'HUI mes ailes d'ange déchu contre un costume-cravate de la couleur froide de la réalité.

Patricia me regarde encore et je ferme les yeux pour ne plus me faire souffrir. Et Patricia a anticipé mon réveil et me dit : « Je suis là. Mais pas trop vite le retour ».

Dictée vocale

J'ai mesuré l'écran : il fait 21 cm de large et 16 de haut ; dont 4 cm utilisés par le menu des commandes et les deux barres d'outils, plus la barre des tâches et la barre d'état, ce qui me laisse un espace de travail de 21 cm de large et 11 cm de hauteur ; ceci est ma fenêtre d'écriture ; c'est par ce tout petit trou technologique que je vais pouvoir m'exprimer ; un outil formidable ; les touches rebondissent bien, ça me plaît, je sens déjà un semblant de plaisir ; ils avaient raison, c'est beaucoup mieux ; toutes ces lettres sagement alignées, pas un seul espace perdu ; plus de ratures, de brouillon, c'est ça l'autoédition ; j'ai même un autre outil qui me permet de faire des livres tout seul ; plus besoin de directeurs de la pensée pour publier ; je peux même envoyer toutes mes pensées au monde entier, qu'ils disent ; les caractères sont bien rangés sauf en fin de lignes, c'est pas égal ; mais je sais que je peux le faire, les forcer à aller jusqu'en fin de ligne, je prends pour cela une flèche que je pointe sur un bouton avec quatre lignes égales, mais il faut ne pas oublier avant de le faire de surligner les lignes que l'on veut forcer ; je m'aperçois que le « mais je sais que je peux le faire » n'est pas à sa place, j'aurai dû l'écrire juste avant cette phrase que je suis en train de former, alors je surligne le morceau de phrase et je clique sur un bouton avec des ciseaux dessus et je clique à l'endroit de ma phrase où je veux là mettre c'est-à-dire ici même, au ce moment précis et ça colle « mais je sais que je peux le faire sans les guillemets » ; je peux écrire à 200 cent pour cent aussi, voire plus si j'ai envie.

Mais tout ça, vous n'êtes pas débile, vous le savez bien mieux que moi ; vous savez que nous avons des instruments terriblement efficaces de diffusion de pensées (TTEDP -prononcer « itêpe ») ; vous rendez vous compte si nous puissions réellement les maîtriser ; mais ça ils le savent aussi ; c'est un argument de vente efficace, du marketing facile pour les petits connards comme vous qui pensent refaire une révolution intellectuelle ; les auteurs du dimanche, les « home musiciens » super équipés ; j'ai une collection de médias inutiles à l'expression de ma pensée ; jugez plutôt : un ordinateur multimédia qui parlent et chantent, des magnétophones, des dictaphones portables, des appareils photos, une caméra analogique tri-CCD, mais il me faut une caméra digitale, numérique DV c'est la même chose, je crois. Voici le studio de travail que j'ai imaginé qui pourrait débloquent et saisir l'instantanée de mes pensées : il me faudrait une dictée vocale à 890 F, c'est plus cher pour les Macs, mais il faut une configuration minimum PowerMac G3 voire G4 c'est mieux ; moi j'ai qu'un Power PC 604 alors le vendeur m'a dit que ça marcherait. J'ai jamais essayé ce truc là, mais je suis sûr que ça pourrait m'aider ; ça me serait plus facile pour transcrire mon langage parlé ; Céline l'a fait lui sans dictée

vocale, mais c'était Céline, je n'ai pas son génie . Donc en premier, changer d'ordinateur pour acheter la dictée vocale ; comme ça en plus je pourrai enfin acheter mon caméscope DV et commencer à réfléchir à ce que je pourrais bien faire de tout ça ; je suis sûr que ce truc de la dictée vocale c'est de la connerie ; ça doit marcher pour donner des ordres, du genre « stop », « encore », mais ça doit déconner à mort quand tu commences à délirer grave, du genre « les poils du cul de la comtesse sont-elles sèches » ; ça doit pas comprendre le prolétaire ; encore une arnaque de riche ; 35 000 mots qu'ils disent, c'est beaucoup ça ? Oui tu peux paramétrer jusqu'à 65 000 autres mots de ton vocabulaire courant ; non mais tu m'y vois ; et puis y faudra bien articuler, avoir un débit de paroles en adéquation avec la puissance de ton microprocesseur ; n'empêche que ça pourrait servir de brouillon, pour jeter à un rythme effréné les tâches de ton esprit conquérant ; en fait, ce truc dessine l'incohérence de la pensée ; imagine que la machine puisse écrire le flux et reflux de ta pensée, tout ce qui te passe par la tête ; comme si t'avais un câble relié à ton cerveau ; tu verrais s'inscrire les mots que tu n'as pas encore dit, l'Essence de ta Pensée.

Faisons un test chez le vendeur : « ta rasse ki pu ki boi ki pette » alors que je voulais dire « ta race, qui pue, qui boit et qui pète » ; le-ce de ta race aurait dû être bien plus appuyé, de même pour pète, le dire comme mon nom de famille Copete ; je sens que ce truc m'énervait vite parce que s'il commence à bouffer à chaque fois le E final de mon nom ; « Non, mais c'est parce que vous avez parlé trop loin du micro Monsieur » ; je recommence : « ... » ; Oui, mais admettons que je travaille en musique, est-ce qu'il enregistre et transcrit les paroles des chansons ? Oui, bien sûr, mais c'est une dictée vocale destinée aux milieux professionnels, et d'habitude on ne travaille pas en musique »

Mauvais amis

Il faut que je te dise une vérité : la rupture déchire le silence.

Tout a éclaté cet été, on allait passer des vacances entre amis à la montagne. La route, deux jours, les disputes continuelles avec ma compagne Agnès : « Arrête-toi là, j'ai envie de faire pipi. Oh c'est beau ce coin-là, arrête-toi. Mais freine j'ai faim, Fais pas chier ! On ne dort pas là, on ne voit pas les étoiles ... »

On a finalement dormi derrière un tas de bois, moi dans la voiture, je craignais les loups qui n'existent pas, elle, elle avait pris le duvet pour regarder le ciel ; ce n'était pas romantique du tout ; et puis ce n'était pas le bon endroit, ça nous rappelait de bons souvenirs que l'on ne pourrait plus partager avec des vieux copains qui n'étaient plus nos copains.

Je ne sais plus trop pourquoi on les a perdus de vue ? Ah, oui, déjà une engueulade ! Encore une ! C'est arrivé pendant des vacances aussi, on s'était retrouvés dans ce superbe endroit, « La maison dans le Cantal », on l'appelait comme ça ; et puis un soir on a discuté, et Karima, notre hôte, a eu honte de tout ce qu'on a dit, elle a eu honte de toute cette sincérité qui débordait en nous. Je crois qu'elle voulait une discussion au coin du feu, qui ne dérange pas, quelque chose de l'ordre de l'intellect, comme on savait si bien le faire. Mais non ce soir-là, il y a eu comme un décalage entre eux et nous, eux les bourges, nous les artistes. Et la vérité nous a éclaté à la gueule : il fallait sauvegarder les apparences, jouer les intellos de service pour distraire l'assemblée, des petites personnes respectables, futurs chirurgiens de province absolument parfaits dans leurs relationnels. Nous bien sûr, on n'était rien, des artistes sans renommée, des vagues à l'âme critiques et continuellement révoltés. Nous, on avait vraiment des propos sincères qui les ont choqués. Alors Karima s'est énervée contre nous et nous a demandé de nous excuser auprès de ses amis (les bourges). Le lendemain de cette comédie inachevée, on sentait à plein nez son mépris pour nous et s'obligeait à nous ignorer. Alors nous, on a arrêté d'être gentils et on a fait sécession. On ne voulait plus de ses ballades imposées au rythme militaire, du genre trekking pour cadres sup. En résumé, on ne s'est plus jamais parlé. C'était la première fois que je vivais une rupture aussi violente avec des amis.

Alors, on n'aurait jamais dû s'arrêter là, cette nuit, près de « la maison du Cantal ». Tu vois, les endroits te parlent, les souvenirs font échos et te reviennent droit à la gueule. Alors j'ai mal dormi et Agnès aussi. On est reparti très tôt et on n'a pas reparlé de cette fâcheuse histoire.

On est reparti par les petites routes de traverse, on avait jusqu'au soir pour arriver à la maison au pied des montagnes qu'on avait louée. On s'est arrêté pour manger dans une belle petite vallée. Il y avait plein d'odeurs, de fleurs

de toutes les couleurs caressées par une brise estivale, et surtout un vrai silence. On se sentait suspendu au temps arrêté. On mangeait à l'ombre dans un champ, et en pleine chaleur, on a vu une bande des nones qui marchaient sur la route et le vent faisait vibrer leur coiffe. Elles étaient vêtues de blanc, et ça faisait comme un bouquet de fleurs blanches dans ce superbe silence, dans ce superbe endroit.

Quand on est arrivé à la location, Liza et Daniel et leurs deux enfants étaient déjà arrivés. On appréhendait parce qu'on ne connaissait pas du tout le coin. Sur la route avant d'arriver, tu regardes les paysages autrement : est-ce que c'est beau ? Et tu te persuades que c'est beau. Normal tu as payé et tu veux en avoir pour ton argent. Le paysage alentour ne m'avait pas convaincu, mais lorsqu'on a grimpé la route pour rejoindre la maison isolée, alors là c'est devenu magique. C'était l'entrée d'un petit paradis, simplement vert, pas encore trop domestiqué, enfin domestiqué normal, sans trop de barbelés, ni de fausses vaches, juste ce qu'il faut de cigales pour te rappeler où tu es et qui tu es (et on où va). La maison était au pied d'une tour médiévale en ruine qui surplombait l'entrée d'un vallon. Isolée ; comme on voulait, les enfants pourraient gambader, on pourrait danser, crier, jouer, pas de voisins, les tablées dehors, les siestes sous les arbres, cela me semblait parfait.

La maison est devenue très vite un sujet de polémique. Elle n'était pas très entretenue, une ancienne bergerie retapée pour touristes. Sur deux étages : une grande salle à manger avec coin cuisine aménagée, cheminée, à l'étage deux chambres, un dortoir et salle de bain. Le mobilier n'était pas terrible, du genre récup, un vieux canapé dégingué, des matelas usés, ça manquait notoirement de cachet. J'avais sélectionné cette annonce sur internet, et on n'est pas l'abri des mauvaises surprises. On a laissé la plus belle chambre à Liza et Daniel, l'autre était pour Gérard et Carine et leurs trois gamins. Nous, on a pris le dortoir, une mezzanine sous le toit avec des matelas pourris, où l'on ne pouvait pas se mettre debout. Bon ce n'était pas grave, c'était pour quinze jours, les vacances, on se foutait du confort.

Gérard et Carine sont arrivés dans la soirée. Eux aussi on fait un peu la gueule quand ils ont vu le mobilier et puis c'est vrai que ce n'était pas très propre. J'ai fait à manger et on a discuté autour de la table sur ce qu'il fallait dire à la propriétaire. J'étais mal à l'aise parce qu'ils se sentaient arnaqués. Mais y'avait pas de quoi faire un drame, enfin c'est ce que je pensais, car pour Liza et Daniel en particulier, c'était un point crucial. Ils nous l'ont bien fait savoir : quelle attitude, quelle hypocrisie ! Moi je pensais qu'on pouvait tout se dire, parce qu'on pouvait tout dire à un ami. Mais avec l'âge, la distance, on devient de plus en plus intransigeant. Je sentais bien qu'ils fuyaient mon regard. Ils ne m'ont pas ignoré parce qu'ils ont toujours eu

beaucoup de diplomatie, mais on a vécu à côté tout le long du séjour. *« Passe-moi moi le beurre. Qui fait les courses aujourd'hui ? Je fais une lessive, vous avez du linge ? On fait la sieste. Regarde comme ils mangent bien, et toi ma fille (elle parlait beaucoup de ses enfants). La mienne n'aime pas ça, elle déteste la salade. Elle a le sommeil léger ... »* Ah, les enfants ! C'est un sujet formidable pour combler le vide. Les enfants, putain, ça remplit bien une journée. Il faut s'adapter à leur rythme. C'est normal, ça ne nous dérangeait pas, même si on n'en avait pas. On s'isolait pour peindre. On avait trouvé un coin secret, sous un vieux chêne au sommet d'une colline au-dessus de la tour, y'avait même un banc.

Un soir, ça a fini pour péter, comme je le craignais depuis le début du séjour. Systématiquement, depuis que j'étais avec Agnès. Elle a toujours eu un instinct de destruction. Gérard faisait des grillades et avait préparé un foyer avec des briques. Or, les briques chauffées, ça peut péter à la gueule. Mais ici, ce ne sont pas les briques qui nous ont pété à la gueule. Agnès, ma compagne, a piqué une crise de colère et a envoyé chier Gérard tout en détruisant à coup de pied le foyer de briques. C'est à partir de cette dispute que tout a vraiment déconné et que j'ai commencé à haïr Liza.

Gérard était évidemment vexé, Agnès était mal à l'aise, et puis on en est venu à reparler de l'arrivée de Mireille.

Mireille a toujours été le sujet de vives discussions entre nos trois couples, parce qu'elle suscitait la jalousie chez nos compagnes, parce qu'elle ne s'intéressait qu'à nous, artistes masculins, à qui elle nous dévouait une généreuse amitié sans partage. Elle devait nous estimer extraordinaires et nos compagnes ne méritaient pas de partager cette exclusivité. Elle avait pris comme un ascendant sur nous trois, une matriarche admirable ou méprisable. C'est dans cet enfer d'égoцентриté que Liza et Daniel ont partagé une année avec elle sur une île lointaine.

On avait, semble-t-il, réglé cette affaire avant les vacances en demandant à chacun si sa présence dans le groupe ne l'importunerait pas. Personne n'a été sincère, surtout pas Liza et Daniel qui avaient souffert du narcissisme de Mireille. Ils n'ont jamais voulu lui dire, ils ne voulaient pas rompre avec elle, disaient-ils. Je n'ai jamais compris leur silence et leur hypocrisie. Liza et Daniel semblaient concevoir le rapport des hommes suivant un modèle philosophique, laissant venir avec sourire et s'adaptant aux situations pour ne blesser quiconque. Diplomatie ou démagogie, cela me semblait être une attitude ambiguë et douloureuse pour eux. Mais il ne fallait pas trop remuer cette merde encore fumante avant les vacances. « Nous, disaient-ils, ça ne nous dérange pas plus d'une semaine. Agnès avait eu une autre position

plus franche : « Moi je ne la supporterai pas et je lui dirai tout à la gueule si elle vient ». Il avait bien fallu trouver, in fine, un compromis bidon et avec Gérard, on lui avait fait jurer qu'elle ferme sa gueule et supporte Mireille pendant le séjour. Car Mireille allait venir car personne d'entre nous n'avait eu la franchise de lui dire la vérité.

Sujet latent qui devait nous revenir à la gueule comme l'écho d'un paysage ! Je ne sais pas si Mireille a senti notre absence pendant le séjour ! Mireille, cette belle personne qui voulait exalter des moments de partage, une présence continue qui régentent les rapports interpersonnels d'un groupe. Non, il aurait fallu se taire pour préserver avec eux une espèce d'amitié usée et maintenant abîmée. Que cherchaient-ils dans cette amitié tordue ? Un carnet d'adresse rassurant ? « Combien de nouveaux noms ai-je inscrit ce mois-ci ? » Combien d'amis sans jamais de nouvelles ? « Vous viendrez manger un de ces soirs, quand vous voulez, on se rappelle ! » Combien de numéros de téléphone consolants notre solitude, combien d'annuaires mesurant notre niveau de sympathie, car aujourd'hui il faut être nécessairement aimable. Ce qui change au profond de nous-mêmes, car tout change. Ce qui fait mal, c'est de constater le perpétuel changement d'état de notre vie que l'on ne sait maîtriser. Un constat amer de la trentaine où l'amitié fait place à nos solitudes organisées.

Il m'a fallu d'une soirée entre amis pour mesurer le gouffre qui nous séparent nos convictions contemporaines ; terrible soirée où Agnès et Gérard se sont encore engueulés ? « Agnès, tais-toi, pas devant les enfants ! » Pourquoi s'était-elle autant énervée, figure d'une folle hystérique qui est partie se coucher en pleurant. Je m'étais tu, j'avais tellement honte de son comportement violent. Je suis allé quand même la consoler, elle lui en voulait à mort à Gérard. J'ai dû ensuite affronter seul cette assemblée inquisitoire avec leur regards terrifiants. Comment me jugeaient-ils ? Personne n'osait parler. On est resté un long moment en silence puis tout le monde est allé se coucher. Gérard et Carine. sont restés en bas et Gérard parlait très fort pour qu'on l'entende. Il gueulait qu'il ne comprenait pas pourquoi Agnès était aussi agressive envers lui, pourquoi mon silence, il ne méprisait nos attitudes. Le lendemain matin, on a fait semblant, comme si de rien. Le malaise se dissipait dans les rires des enfants qui jouaient. Le soir, ils ont voulu comprendre le fond de la discorde. Ils m'ont posé à moi une question fatale : « Et toi tu en penses quoi ? ». Moi, tout ça me faisait chier, que ce n'étaient pas mes oignons, que ce n'était pas à moi de régler les différends entre Agnès et Gérard, que ces chamailleries n'étaient pas importantes au fond, si l'amitié savait rester intacte. J'ai dû dire des grosses conneries, parce que l'inquisitoire s'est offusqué. Mais la question m'étant posée par mes amis, j'avais cru qu'ils avaient de bonnes

intentions amicales, sans arrière-pensée. Qu'il était de mon devoir, dans notre cercle de six amis, de trouver une solution dans le conflit entre Agnès et Gérard. Je crois, après coup, que cette question fatale était intentionnellement morale. Je pense même qu'il y a eu méprise et mauvaise intention, comme une vengeance en quelque sorte, un moyen de nous sentir minables. Au fond, ces gens ne nous aimaient pas plus qu'ils aimaient Mireille. Ils ont eu aussi mal que notre couple a eu mal.

On a passé le reste des vacances à faire semblant d'oublier ces fâcheuses soirées. Liza nous a fait chier avec des lunettes qu'Agnès lui avait cassées. Elle était ridicule, elle voulait faire tous les opticiens du coin pour se racheter des lunettes, on devait payer, on pourrait se faire rembourser par notre mutuelle en faisant une déclaration et on ferait jouer la Responsabilité civile. J'écrivais des poèmes pour me consoler sur nos inséparables faux amis. Je sentais quelque chose de détraqué, vacances jusqu'au bout quoi qu'il en coûte. Mais j'étais incapable de leur parler sincèrement. C'était maintenant devenu un problème entre Agnès et moi. Je lui en voulais terriblement d'avoir gâché encore une fois des vacances que l'on voulait idéales. Elle a eu le mérite de gratter des croûtes qui masquaient la déchéance d'une amitié. À la fin du séjour, j'ai offert une petite peinture à Carine et à Liza. Je voulais encore y croire. Je leur ai laissé choisir. Carine était touchée et m'a embrassé. Liza m'a forcé à mettre une date et à signer. Elle me trahissait, moi, qui par principe, ne voulait pas signer. Je me souviens encore de son sourire narquois qui me le demandait. Aujourd'hui pour moi tout s'est simplifié. Je l'imagine bourgeoise de gauche, provinciale et frustrée. Je déteste pour ce qu'elle est devenue, horriblement préoccupée par son enfant qui ne voulait plus m'embrasser, sa maison sur trois étages en location, ses courses économiques, ses projections capitalistes, ses placements immobiliers et la gestion quotidienne du salaire de Daniel. Lui, je le déteste autant car il est un mari absent ; il vit à côté d'elle. Il ne vit que pour lui, en dehors d'elle. Je la déteste car avec son silence elle a tout dit ; je la déteste car elle ne sait plus rire ; je la déteste pour ce qu'elle est devenue ; je la déteste surtout parce que je l'ai tant aimé.

Rappelle-toi notre insouciance, nos soirées d'étudiants avec Daniel, avec nous tous, qui nous aimions et nous surestimions. Il y avait déjà Mireille qui était rentrée dans nos vies par je ne sais plus quelle porte. Lisa venait nous voir, Daniel et moi, lorsque nous étions voisins de chambrée à la résidence d'étudiants. Je sais aujourd'hui pour qui Liza venait : lui, le ténébreux philosophe, et moi, le petit bouffon qui la faisais beaucoup rire. Dans ces circonstances, il était légitime d'espérer que l'amour naisse. C'était la fin de l'année universitaire, elle devait bientôt retourner chez elle. Combien de fois ai-je rêvé qu'un soir elle frapperait à ma porte avant son départ. Mais rien n'est arrivé de cela, elle n'était pas amoureuse de moi.

Maintenant, je discerne. Je me revois évaluer les possibilités de la rendre heureuse, spéculant sur la carrière de l'homme qui essaierait de la faire jouir, dosant les gestes de son amour, car je sais maintenant qu'elle n'est pas généreuse.

C'était juste avant son départ que mes amis me l'on annonçait, leur amour, celui que je redoutais tant, ce début d'histoire qui rend heureux et bête, cette idylle que me rendait fou de jalousie. Ça m'a étourdi de malheur, encore une fois. Personne n'a jamais su, même pas Daniel, fidèle compagnon. Figurez-vous que je lui avais écrit, ce même jour, une déclaration d'amour qu'elle n'a jamais lue. La veille de son départ, j'avais déposé dans sa boîte aux lettres une ardente missive. Je lui décrivais une scène explosive d'un de nos ébats amoureux. Je voulais la rendre folle d'amour, dans un partage d'extase permanente. Lui donner sincèrement du plaisir à n'en plus finir, l'aimer sûrement. Elle m'inspirait terriblement. Je ne sais quelles ont été les circonstances pour qu'elle oublie de prendre son courrier. Ma lettre m'est revenue par l'intermédiaire de son sous-locataire et j'ai finalement détruit cette lettre oubliée. Et au plus profond de mon inquiétude, je n'ai jamais osé lui demander si elle avait ressenti une trace de ma prétention ou de ma présence. Parfois je me dis qu'elle a lu cette lettre mais qu'elle aurait pu compromettre son plan. Des fois, je ressens comme une complicité et je m'imagine bien trompant son mari, mon ami Daniel.

La race amoureuse

À ta race qui est belle,
À ton con qui sent bon,
Sous les chaleurs épicées d'un après-midi d'été.

Y'avaient des mangues et des ananas qui flottaient au-dessus la table.
Y'avait toi aussi, étendue, petit poisson, qui sentait le plaisir,
Qui rougissait d'envie sur le lit
Sous ta robe toute froissée,
Sous mon corps, encore et encore.

Y'avait le cyclope dessiné qui regardait par son trou unique, voyeur amusé.
Y'avait l'écran de la télé allumé qui donnait l'heure d'été et diffusait nos
fruits préférés.
Le linge froissé, tes cris épris et tes seins sous mes mains.
Les plantes pourraient attendre le lendemain que les rayons de soleil les
pénètrent jusqu'à leur sève.

A l'Heure du Plaisir avoué,
Au sommet de ton corps en sué,
Au plus profond de ton âme,
À tes cuisses exquises et,
Au vacarme que tu provoquais,
Que le cyclope de son œil unique contemplait.

Il y avait nous derrière la porte,
Seule issue de ce désordre d'un jour,
Dans une lumière d'été,
Sur la fraîcheur du sol carrelé.

Comment pouvions-nous encore respirer ?
Comment allions-nous nous regarder ?
Te prendre encore par la main ?
Pouvoir serrer mon sexe contre le tien ?

Le jour de ta naissance,
Tu n'avais pas de dent ni de pubis, tu n'avais pas de sexe,
Juste un con inodore, juste un cul sans fesse ridiculement admiré.

Le jour de tes treize ans,
Tu sentais que ça poussait.
Tu avais tes poupées savantes qui parlent et qui pissent,

Tu te doutais déjà d'un monde qui pleure et qui rit.
Tu savais déjà, par intuition de femme, ce qui devrait se passer.

Le jour de tes vingt ans,
Tu as vu enfin les hommes, nus, bestialité révélée,
Tu attendais ton heure, l'heure de ta jouissance,
L'avais-tu au fait trouvé ?

Adulte puis mûre, y'a eu l'amour, l'Amour encore,
L'amour qui transporte, perles d'âmes esseulées, l'amour abandonné des hommes.
Brutal masculin, obscènes qui ne pensent qu'à fourrer, un doigt aussi dans ton cul.

C'est bon, c'est chaud quand je pousse,
Mais après ça, tu t'en veux de l'avoir mise là où il ne fallait pas.
Alors tu la retires déjà,
Et elle qui ne veut pas comprendre, et qui veut encore et encore.
Alors tu la remets là où il ne faut toujours pas la mettre
Et tu connais déjà le sentiment que tu auras après.

Alors tu penses qu'il vaut mieux croire en elle,
C'est encore chaud, c'est mouillé, et ça va et ça vient, ça ne s'arrête pas,
Et ça éclabousse encore et encore dans le plus profond de toi.

L'amour, c'est seulement un acte, une empreinte que tu laisses à l'intérieur,
Parce que c'est un éclair dans ta tête et dans ta cavité.
La baise, c'est de la pure technique, une mécanique qui guérit, une montée progressive du désir :
Étape 1 : la main caresse
Étape 2 : j'introduis l'engin
Étape 3 : j'actionne le projecteur de mes images mentales
Étape 4 : je pense professionnel de la pornographie
Étape 5 : je décompte, je ferme les yeux, je gémiss et je pars
Étape 6 : attends, attends, pas encore, fais-le pour son plaisir
Étape 7 : le liquide jaillit enfin, en vain, une coulée dérisoire dans la ceinture orgasmique de son vagin synchronisé.

Ces sept étapes ne sont pas exhaustives, et on pourra toujours refaire le Tour de France : La montagne ce sont tes seins, le col, le plus haut point de ton désir, et la descente et puis la chute.

Il y a eu l'Espoir de la révolte, un jour.
Il y a toujours eu la révolte, dès mon enfance, la haine contre l'arrogance
des pouvoirs.
Il y a eu tant de cris étouffés, tant de silences inévitables, tant d'espérances
avortées, pour l'amour des Hommes. Quelle vaine humanité !

Le cri de mes silences lâches, le silence des déprimés et les vainqueurs qui
m'étouffent sous leur gros-cul bien gras. Ces vainqueurs aux grosses
voitures, au petit sexe froid.
Il y a maintenant ton amour qui calme les flots de mes révoltes avortées.

J'ai eu froid de mes petites souffrances, mes impostures me déchiraient le
corps,
Et toutes ces évidences qui ne pouvaient sortir de ma tête.
Je me parle tout seul, sans plus de désir ni de beauté.

Elle parle à qui l'autre, cette poufiasse aux talons hauts, cette petite frime
de quartier qui croit imiter les bourgeoises ?
Je regarde la robe plissée sur ses jambes croisées, je l'imagine nue, sans ces
collants qui contiennent sa chair. Décroisement de ses longues jambes :
j'imagine ce mouvement provoquer la séparation de ses lèvres : certaines
femmes parlent ainsi.
Elle fume aussi quelque chose de long, sans succion préméditée.

La poésie de la haine me ramène toujours au sexe qui, quand il est mouillé
et confident, est finalement le plaisir et la beauté.
Parce que toutes les femmes sont belles, il me devient impossible d'écrire
sans haine et sans scandale. Écrire, c'est la preuve spontanée d'une
existence, comme l'acte sexuel est de l'ordre de l'animalité.
Étranges confidences : le sexe et l'écrit, l'érotisme de mon stylo révèle ma
haine contre l'injustice. La révolution est la face cachée du sexe.

J'attends, serein, que la chaleur de notre été revienne, que ton cœur
réchauffe le dégel de mon âme. Je suis piégé, partout, par les glaces de mon
esprit congelé, les idées étouffées. Il faudrait une puissance pour libérer ces
gaz, un réchauffement progressif qui viendrait par le désir de jouir.

L'homme qui refuse la survie qu'on lui impose doit se préparer à une
révolte permanente, une révolte qui lui fera mal et qui ne sera jamais
entendue. Il doit se battre avant tout pour ne pas devenir fou. La révolte
de ce surhomme est inutile pour les autres. Ce n'est que le combat de sa
vie libre.

Ce surhomme sera solitaire. Et c'est cette solitude que les autres admireront et non l'idéal qu'il se sera construit. Car il devra crier l'évidence de sa liberté. Le surhomme vivra dans un silence créatif. Et ainsi sa révolte ne serait plus vaine.

Il n'aura que le devoir de leur montrer ce qu'est le silence :

LE SILENCE DES VAINCUS N'EST-IL POINT UN SECRET ADMIRABLE ?

Le silence n'est jamais la mort, mais un cri étouffé, parfois dissimulé.

Le cri du silence se contemple...

J'aime me considérer comme un vaincu, anonyme, car les puissants, par orgueil, ne connaissent pas la vengeance des pauvres. Injectez-moi de l'injustice que je vous pisserai de la haine, une pisse troublée de sang, chaude et amère.

J'aime les pisseuses, accessoirement les pisseurs contre les murs.

Images mentales : une femme qui boit à la fontaine du « Men ken pisse » en lui suçant le bout ; voir une femme pisser entre deux voitures. En quoi une femme me plait dans une telle situation ?

La pisse est la sève des condamnés et j'irai pisser sur vos tombes.

Mes poèmes sont de la pisse en boîte, une violence obligatoire. Forcé est le cri.

Si on aidait les hommes qui pissent à se coaliser, le regard déterminé, formant, un seul même poing fermé levé au ciel, une seule et même verge fusionnée. Quelle élégance vulgaire ! Quelle semence outrancière ! Quelle énergie concentrée qui atteindrait enfin les puissants !

Le meilleur ami de l'homme

Espagne., province d'Albacete, Penascosa est un minuscule trou du cul du monde. Séjour amère après une déchirure sentimentale avec une belle amie du coin.

Sur la route de Bogarra. Kilomètre 12. Plateau agricole entre deux forêts. Plusieurs croix latines, de taille humaine, blanches, peintes sur des parois rocheuses. La ferme autour se nomme « *Los vidrios* ».

- Les croix blanches sont peintes le 3 mai, jour de la Croix, « pour éviter la foudre » (*para que no caiga la piedra*), me dit le berger. L'homme était assis à l'ombre d'un figuier. Chaque année nous les repeignons. Sur les murs de la ferme, mais aussi partout ces parois alentour.

- Et la foudre n'est jamais tombé ici ?

- Non, non, jamais à ma connaissance, me dit-il avec un sourire ironique (du genre « mais oui, ça marche le citadin, même si tu ne crois pas aux superstitions »).

De Bogarra a Ayna, kilomètre 23, Tour ocre maure de *Haches*, champs d'amandiers au tronc graphique sur terre ocre rouge et violacée, village de Haches au fond du paysage. Je n'ai pas pris la photo. Par lassitude.

Je dois écrire et écrire encore, n'importe quoi pourvu que cela me rende public. Je voudrais vous détailler les réflexions et sensations de ma journée pour vous convaincre que cela en vaut la peine. Ainsi, par exemple, mes pensées sur le pourquoi de ces croix : « Sur la route de Bogarra, au kilomètre 12, j'ai repéré une dizaine de grandes croix latines blanches peintes sur des parois rocheuses, plus trois sur le mur de la ferme éclairé par le soleil couchant à l'ouest. Il faudrait aller à la Mairie, leur demander le nom du site et s'ils connaissent l'histoire de ces croix. J'y retournerai demain pour interroger les fermiers, si j'arrive à les trouver, car ce matin, je n'ai été reçu que par leurs chiens hystériques. J'imagine un épisode tragique de l'histoire locale de la Guerre Civile Espagnole : Ici, à cet endroit et cette date, sont tombés exécutés de braves innocents républicains... J'aimerais réaliser un travail sur la mémoire de ce lieu. Qui a pu peindre ces croix ? Et pourquoi ? Et quels étaient les noms de ces malheureux anonymes ? Retrouver leur famille, exhiber leur photo, réfléchir à un *in-situ* génial composés de tous les éléments récoltés lors ma subtile enquête. Peut-être serais-je déçu lorsque le fermier me répondra qu'il ne sait pas ou que lui-même a marqué l'endroit précis où sont mortes ses chèvres préférées. Comment s'appelaient-elles ? Pourrait-il me donner leur photo ? Pourquoi pas d'ailleurs, cela pourrait être un bon prétexte à une exposition, la dérision en prime ».

Devrais-je aussi vous dire que ce matin j'ai écrit une lettre abstraite, composition imaginaire avec les poils de mon corps, mon cul, mon torse, mes bras et jambes, corps de macaque, beau vivier de poils en tout genre ? J'ai même réussi à signer distinctement mon nom, COPETE, le C courbe frisée, un T ondulé, finalement une typographie trop cursive pour être comprise. Je pourrais aussi vous décrire mes visions exactes, à cet instant précis, assis à l'ombre de ma terrasse, vue sur la colline boisée et le jeune cerisier en première focale où viennent batifoler les oiseaux et les papillons colorés, les cortèges de fourmis écrivant sur son tronc, les mouches pénibles, les bourdons bruyants, abeilles et d'autres ovnis, chacun identifiable à leur singulier vrombissement.

Je ne crois pas posséder le talent d'un écrivain post-proustien, capable de vous énoncer, à la lettre près, la vie de ce village castillan où je viens chaque été accompagner ma vieille mère. J'essaye en vain d'écrire des narrations. Mais je sais ce qu'il manque à mon talent : j'en ai conclu que c'était avant tout une difficulté seulement technique : il s'agit d'un problème de débit trop lent d'informations circulant entre mon cerveau et les lignes de ce manuscrit. Autrement dit, j'ai une mémoire-tampon trop petite. C'est comme lorsque vous gravez un CD et que votre ordinateur vous affiche un message d'erreur : « *Error Failure. Capacité dépassée. La mémoire tampon de votre graveur est inférieure au débit d'enregistrement constaté. Veuillez recommencer en réglant une vitesse de gravure inférieure* ». Le problème de l'écriture, c'est que les idées géniales apparaissent comme des flashes, et qu'il faut posséder une capacité à les stocker provisoirement pour ensuite pouvoir les formuler généreusement sur le papier.

J'ai une écriture fractale. Voilà une idée qui m'est survenue à l'instant. Je ne sais pas vraiment ce que cela peut vraiment signifier. Je crois avoir lu une expression comme « pensée fractale », le contraire, me semble-t-il, d'une pensée ordonnée, organisée. Je ne vais pas le vérifier, je m'en fous, et peut-être suis-je en train de vous donner une signification erronée du mot fractal. Admettons donc le sens de chaotique. J'ai donc une pensée chaotique. Je suis en accord avec cela, car je ne sais pas écrire des histoires. Mais en apparence seulement, car tous les mathématiciens honnêtes vous diront qu'il existe bien une « structure » fractale. Qui dit structure dit ordonnancement. Donc, tout cela est faux et finalement, c'est sûrement une belle connerie que je suis en train de vous raconter et que mon expression, « pensée fractale » que je trouvais géniale, n'est que le reflet de mon idiotie et de mon ignorance (et d'une forme d'arrogance aussi).

Indéniablement, je me convainc, au fur et à mesure que j'écris, que la technique de la bonne écriture est fondée sur un rapport étroit à la structure

de notre mémoire. Ceci implique de maîtriser la mémoire courte, afin de savoir capter l'instantanéité de la pensée.

Je voudrais avoir un enregistreur de pensées, directement connecté à mon cerveau, qui me permette de vous délivrer mes plus belles idées, pour vous, les Humains. Mais je dois avoir une pathologie nerveuse non encore identifiée qui obstrue le canal de la conscience, que j'ai envie d'appeler « bulbo-rachidien-littéraire », où circulent les fragments de pensées. Cette image inventée me donne le vertige et provoque en moi un spasme nerveux, un trouble de comportement cognitif. Peut-être aussi que mes pensées sont absorbées par mon épiderme crânien et se transforment en pellicules, car j'ai une tendance pelliculaire très prononcée lorsque j'écris ? C'est aussi comme une paresse intellectuelle, une fatigue permanente qui m'empêche de mémoriser mes réflexions. Est-ce là le signe d'une profonde aliénation ou seulement d'une dépression ? Ce trouble pourrait-il se dissiper si je faisais de l'écriture ma profession ?

La mémoire courte volatile, « le réflexe littéraire », est-elle complémentaire de la mémoire dite « longue », à caractère encyclopédique, et n'en serait-elle qu'une fraction ?

J'ingurgite des connaissances, donc je suis. Lire, écouter, voir toutes ces données sont-elles définitivement stockées dans le disque dur de notre cerveau ? Je suis impressionné, pas admiratif, par tous ces dictionnaires télévisés, ces anonymes « cultivés », à qui on donne une contenance sociale le temps d'une émission, en leur demandant d'étaler leurs savoirs enregistrés. Je mémorise, non pour connaître, mais pour exister. La culture n'est pas une performance de la connaissance. Moi-même, je serai incapable de vous écrire un résumé sérieux de ma dernière lecture, « l'anti-manuel de philosophie » de Michel Onfray. C'est un professeur populaire, qui sait relier la philosophie à ma vie. J'ai réellement vibré à la lecture de sa pédagogie. Ça m'a remis en place quelques briques de ma connaissance. Cela s'est-il traduit par une reprogrammation de mes connexions neuronales ? Voilà ce que je peux en résumer. Mais je n'ai pas envie de vous étaler mon intelligence (si je suis intelligent bien-sûr). J'admire ceux qui savent ceux qui s'exerce à médiatiser et à dépasser le Maître. Moi, je crains trop de paraphraser, prétendre à philosopher... J'ai l'intuition que cette connaissance est bien dans un moi inconscient, qu'elle me sert à fortifier l'édifice de ma recherche chaotique. Tout cela est de l'ordre du ressenti sincère. La sincérité est mon seul argument. Puisse-t-il transpirer par mes propres pores ?

Mémoire courte obstruée, mémoire longue volontairement stockée dans les replis de mon cerveau, par quels moyens pourrai-je compenser cette atrophie littéraire ? L'idiot qui écrit est-il nécessairement amnésique ? Je

connais, ai-je dit, mais je ne me souviens pas. J'ai oublié les dates, les lieux, la chronologie, mais je comprends l'histoire de vos histoires. Je ressens, c'est en moi, je vous comprends, je vous situe, et je m'adapte. Je vous aime par vocation. Lorsque j'étais gamin, mes parents me foutaient devant ces jeux télévisés culturels à la con, « des chiffres et des lettres - consonne, consonne, voyelle, consonne, D U C O N, 25, 50, 2, 4 et 50. 50 moins 4, 46, multiplié par 25, plus 50, moins 2, le compte est bon, la tête à Toto ». Acculturation, savoir fragmenté que l'on donne au populaire. Aujourd'hui, la société exige encore plus de datas, à la hauteur des récompenses médiatisées. Toujours être le meilleur, dans chaque spécialité, apprendre chaque mot du *Robert*, s'ingurgiter les *Universalis* digitaux avec clips vidéo en prime, « se testostéroner » le muscle cérébral, s'empiffrer de connaissances superflues, être le maître d'une ponctualité déficiente et du détail obscur de notre histoire. Un jour, j'ai refusé de brancher cette intelligence-là. Je sais qu'il y a en moi un autre discernement que je transpire, qui me sert à écouter les gens, à détecter les sous-entendus et les non-dits, à comprendre les silences et les regards fatigués. Je cherche à comprendre l'autre gens parce que je le ressens. Je pense que le véritable dialogue ne peut-être que de la création, lorsque l'écoute respective et l'enchaînement des dialogues provoquent la révélation d'idées nouvelles. Alors seulement, dans ce moment de vérité, a-t-on le droit se sentir moins con. L'authenticité produit de la passion. L'intelligence doit vaincre les religions et les cultes du savoir débile.

Je suis donc idiot par mon savoir oublié, mais je sais ce que je sais et que je tais. Je sais donc qu'il existe des formes d'intelligence primaire, une poésie de l'inconsistance, qu'elle doit être généreuse et communautaire, car elle doit être nécessairement partagée, et en donnant ainsi on reçoit et on vit, et tout cela implique un rapport sincère aux autres. Ainsi peuvent naître la sympathie et l'amitié, les sentiments authentiques, discerner les personnes que l'on aime. On aime sans savoir pourquoi, parce qu'on respecte peut-être, parce qu'il faut savoir aussi se taire volontairement, pour que s'ouvrent des espaces de discussion, ce qui nous permettra de retrouver de véritables espaces de publication. Ceci sera une psychothérapie amicale. Alors, il faudra juger ceux-là qui ne se parlent qu'à eux-mêmes, les narcissiques détestables, et les autres, ceux-ci qui ouvrent leur cœur en silence, comme pourraient le dire les curés.

Je veux être votre confident, vous les Hommes, le photographe de vos rencontres heureuses, votre ami de circonstance et toujours de passage. Voilà pourquoi je serai célèbre. Parce que je serai votre meilleur ami inconnu.